

apropos

[Perspektiven auf die Romania]

Sprache/Literatur/Kultur/Geschichte/Ideen/Politik/Gesellschaft

Emile Guillaumin en allemand
Deux traductions

Joris Lehnert

apropos [Perspektiven auf die Romania]

hosted by Hamburg University Press

2023, 11

pp. 160-171

ISSN: 2627-3446

Online

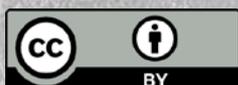
<https://journals.sub.uni-hamburg.de/apropos/article/view/2189>

Zitierweise

Lehnert, Joris. 2023. Emile Guillaumin en allemand. Deux traductions.“ *apropos* [Perspektiven auf die Romania] 11, 160-171.

doi: <https://doi.org/10.15460/apropos.11.2189>

Except where otherwise noted, this article is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International license (CC BY 4.0)



Joris Lehnert

Émile Guillaumin en allemand

Deux traductions

Joris Lehnert

enseigne la langue et la civilisation
françaises à l'université Humboldt de
Berlin.

joris.lehnert@hu-berlin.de

Mots-clés

Emile Guillaumin – écrivain-paysan – traduction – Joseph Haas – Rudolf Caltopen

1. Présentation des traductions

Les œuvres d'Émile Guillaumin en Allemagne sont donc, on l'a vu¹, avant tout des œuvres destinées à un public scolaire, présentées sous forme d'éditions de recueils, d'extraits choisis avec des aides à la compréhension. Leur traduction fut beaucoup plus rare malgré les informations contraires qu'on trouve ci et là. Finalement, seul fut traduit parmi ses romans le dernier, *Le syndicat de Baugignoux* (1912), qui fut de façon intéressante publié en pleine Première guerre mondiale (1916). Cette traduction a de plus la particularité de présenter Guillaumin comme un auteur exposant la vie de la paysannerie du Nord de la France.

Malgré des tentatives diverses de faire publier d'autres de ses ouvrages en traduction – on retrouve ainsi encore en 1971/72 des échanges à propos d'une possible traduction de *Rose et sa Parisienne* chez l'éditeur Hoffmann und Campe, le *Syndicat de Baugignoux* reste donc son seul roman traduit et véritablement publié en allemand. Concernant *La Vie d'un simple*, sur lequel Suzanne Souchon-Guillaumin attirait l'attention de sa correspondante chez Hoffmann und Campe dans l'espoir, certainement, de susciter une traduction (lettre s.d., AD Allier 44 J47), il ne fut pas traduit malgré des tentatives peut-être plus ou moins réelles, telles celle de Wilhelm Thal, qui dès 1906 correspondit avec Guillaumin en lui expliquant vouloir préparer une publication en feuilleton après « quelques coupures morales » (lettre du 17.3.1906, AD Allier 44 J47). Helmut Bockmann s'y essaya ensuite, à la toute fin des années 1930 : il écrivait ainsi être page 160 et que la partie déjà traduite serait imprimée « en ces jours » (lettre du 22.3.1939, AD Allier 44 J47) et

¹ Cf. dans ce numéro Joris Lehnert, „Übrigens, wo liegt Ygrande?": Emile Guillaumin, ein Autor zwischen dem Bourbonnais und Deutschland." *apropos [Perspektiven auf die Romania]* 2023 (11), 51-95.
DOI: <https://doi.org/10.15460/apropos.11.1932>.

demandait le texte retravaillé de Guillaumin publié chez Nelson pour continuer la traduction, la sienne se basant sur l'édition de 1934 (Stock). Le livre devait être édité chez l'éditeur Schaffrath, mais la guerre interrompit ce projet et le livre ne fut jamais publié. La seule traduction qui fût jamais publiée de *La vie d'un simple* est donc le court extrait retranscrit ci-dessous (« Sonntags in Saint[-]Menoux »), traduit par Rudolf Caltofen, auteur, journaliste et traducteur qui vécut un certain nombre d'années en France, à partir de 1952. On ne connaît pas les détails de cette traduction² : avait-il été en contact avec Guillaumin pour obtenir les droits de traduction, avait-il préparé cette traduction pour un projet particulier ? Elle fut en tout cas publiée après la mort de Guillaumin dans la rubrique « Was bleibt » (« ce qui reste ») d'une revue culturelle publiée à Stuttgart entre 1927 et 1958, *Weltstimmen : Weltbücher in Umrissen*. Caltofen accompagna l'extrait d'une présentation de Guillaumin, confondant d'ailleurs ci et là les dates, et plaçant surtout Guillaumin haut dans la tradition de la littérature ouvrière.

S'il fallut attendre le mort de Guillaumin pour lire un extrait de *La Vie d'un simple* en allemand, la première traduction en allemand de Guillaumin parut dès mars 1904 (!) et ce grâce à l'entremise de Joseph Haas. Dès l'automne 1903, il prévenait ainsi Guillaumin :

J'ai envoyé hier soir 2 traductions à la Gazette de Cologne (Hors de l'Abîme et la Vache). J'espère vous donner une bonne nouvelle dans la 15aine, mais je ne sais pas encore. » (lettre du 9.11.1903, AD Allier 47 J 44)

Il lui expliqua ensuite la stratégie employée pour arriver à « placer » ses textes, prenant pour exemple la façon dont il s'y prenait lui-même au même moment :

On arrive bien toujours à trouver un canal, et il faut pour débiter des relations personnelles. Pour vos nouvelles, par exemple, j'ai d'abord écrit à mon beau-frère à Cologne de demander au rédacteur en chef de la Gazette de Cologne qu'il connaît s'il accepterait les traductions de vos Nouvelles. Il répondit qu'en général la G. de Cologne ne publiait pas les traductions, mais qu'on faisait des exceptions. Il recommanda à mon beau-frère de faire mettre sur la lettre accompagnant l'envoi, envoi fait avec la recommandation du rédacteur en chef – et si elles paraissent dans la Gaz., c'est bien uniquement à cette relation personnelle qu'on le doit ou devra. (Lettre du 14.11.1903, AD Allier 47 J 44)

Cette stratégie fut payante puisque la traduction future de « Hors de l'abîme » était annoncée dès le lendemain :

D'abord bonne nouvelle : la Gazette de Cologne accepte la reproduction de « Hors de l'abîme ». Elle m'a renvoyé « la Vache » : je m'attendais à voir revenir les 2. On arrive rarement avec des traductions. La Vache paraîtra autre part. Toujours une de placée ! [Il va sans dire que je vous ferai adresser un numéro du journal !]

La Gazette de Cologne demande en même temps une dizaine de lignes biographiques et caractéristiques sur vous et vos œuvres. Veuillez me communiquer les dates nécessaires, pour que je puisse les envoyer, le plus tôt possible. (Lettre du 15.11.1903, AD Allier 47 J 44)

² Le fonds Caltofen (volumineux) se trouve aux archives de l'institut Heinrich Heine de Düsseldorf, il n'est toutefois pas encore référencé et pour une grande partie même pas encore classé. (<<http://www.rheinische-literaturnachlaesse.de/authors/caltofen-rudolf/?q=caltofen>>)

Il ajoutait, en *post scriptum*, une information qui n'était pourtant pas accessoire : « J'oubliais de vous dire que c'est ma femme qui a traduit Hors de l'abîme ; c'est elle aussi qui a traduit la Robe Blanche. » (*ibid.*). Bien sûr, le nom du traducteur qui parut dans les colonnes du quotidien de Cologne ne fut pas celui de la traductrice... Il essaya ensuite de placer également « La vache » et « La robe blanche » auprès du *Strassburger Post*, sans succès toutefois visiblement.

On remarquera concernant ces deux textes finalement traduits qu'ils ont pour dénominateur commun l'absence de ce dont on serait en lieu d'attendre pour des textes écrits pas un écrivain-paysan : nulle description du travail aux champs, nul détail ou scène concernant les animaux (hormis l'épisode furtif où Marie mène les moutons dans le premier texte), la ferme, etc. Bref, tout ce qui finalement définit a priori cette littérature. Cette invisibilisation du travail et des spécificités paysannes font que, finalement, le lieu de l'histoire en devient secondaire. Après tout, particulièrement pour le premier texte, une ville ouvrière pourrait tout à fait être le même théâtre d'une histoire similaire. D'où l'intérêt sûrement d'un industriel allemand, de Neuss, pour republier la nouvelle dans un journal local³, comme l'écrivit Haas à Guillaumin (lettre du 8.3.1904, AD Allier 47 J 44). Car il s'agit, dans les deux cas, avant tout d'histoires qui présentent des questions de morale et d'hygiénisme (les méfaits de l'alcool et les bagarres s'en suivant). On peut aussi sûrement ainsi expliquer le refus du journal de Cologne de publier une traduction de « La vache ». Ainsi, si l'extrait de *la Vie d'un simple* est au moins ancré dans le Bourbonnais de Guillaumin (on retrouve Saint-Menoux et Souvigny comme indicateurs spatiaux) et conserve par le choix de la traduction une coloration française indéniable (« bounhomme », « Monsieur Boutry », « Gedarm » (sic), la question de la langue joue également un rôle), l'histoire de « Hors de l'abîme », elle, se passe en dehors de toute identification possible (« das Dorf », « die Landstraße », « das Wirsthaus », etc.), rendant de facto l'histoire aussi peu bourbonnaise que française. D'ailleurs, la germanisation des prénoms (et Hans, prénom germanique par excellence, n'est certainement pas innocemment celui du personnage dont le lecteur est témoin de ce sauvetage « hors de l'abîme ») contribue à rendre l'histoire bien peu bourbonnaise. Dans ce sens, seule la courte présentation de Guillaumin par Haas permet de comprendre que nous avons ici à faire à un auteur français. La précision quant à sa description « très fine, poétique mais non moins vraie » de la vie et du travail des paysans semble même dans ce contexte assez incongrue. Si Haas insiste également sur le fait que Guillaumin a reçu le Prix Monthyon de l'Académie française (il le reçut effectivement en 1902 pour les *Tableaux champêtres* et en 1905 pour *la Vie d'un simple*), il n'en précise pas les spécificités. Destiné « aux auteurs français d'ouvrages les plus utiles aux mœurs, et recommandables par un caractère d'élévation et d'utilité morales »⁴, voilà donc qui semble être un élément qui puisse expliquer que le public allemand pût donc lire Guillaumin en traduction avant même qu'il ne devînt célèbre en France.

³ Malgré la volonté de cet industriel de prendre en charge les honoraires pour faire republier cette traduction, ce projet ne put aboutir (lettre de Haas du 22.3.1904, AD Allier 47 J 44).

⁴ Cf. <<https://www.academie-francaise.fr/prix-montyon>>.

Pour les retranscriptions de ces deux traductions publiées à 50 ans d'intervalle, nous avons respecté l'orthographe et la grammaire originales, les rares modifications étant signifiées par les crochets d'usage.

2. Aus dem Sumpf

Aus dem Französischen des Emil Guillaumin*) von J. Haas

Morgens um zwei Uhr kommen im Dorf, in der Osternacht, Hans und Paul, die beiden Unzertrennlichen, in lebhafter Unterhaltung aus dem letzten Wirtshaus, das noch offen ist.

In der ausgestorbenen und finstern Hauptstraße schreiten sie eine Weile schweigend dahin. Ihr Blick ist glasig; ihr Kopf leer. Besinnungslos berauscht sind sie nicht; aber doch so stark angetrunken, daß sie jeden Augenblick ohne ersichtlichen Grund schwanken.

In einiger Entfernung, an der Ecke des Tabakladens, wirft eine brennende Laterne einen kleinen gelben Lichtkreis auf die Straße. In diesem beleuchteten Raume bleiben die beiden Burschen unwillkürlich stehen. Paul zieht eine Handvoll Tabak aus der Tasche und einige zerknitterte Blätter Papier und dreht sich, so gut es eben gehen will, eine Zigarette; dann bietet er dem Freunde seine Vorräte an. Aber Hans lehnt ab:

Nein, nein! ich habe heute schon zu viel geraucht. An den Ausgetagen rauche ich immer zu viel, und dann geht's am Montag schlecht; ich hab' dann einen trockenen Hals und einen bitteren Mund.

Fast unbewußt schaut er nachdenklich nach dem dunkeln Himmel. Da und dort flimmert ein Sternlein; und es ist, als ob er mit Wonnegefühl die laue Luft dieser Frühlingsnacht einsöge. Er besinnt sich auf die verschiedenen Ereignisse, die diesen lustigen Tag ausgefüllt haben, und die Leere, die ihm danach bleibt, tut ihm weh.

Gegen Mittag war er mit Paul zusammengetroffen, und dann hatten sie fünf Stunden lang mit einer Schar Kameraden Billard und Karten gespielt und faden Wein dazu getrunken. Gegen Abend hatten sie in ihrem gewohnten Wirtshaus zu 2 Franken 50 zunachtgegessen. Es war dies eine ihrer Gepflogenheiten, an den Ausgetagen ein reichliches Mahl einzunehmen, das sie für die karge Kost der Woche entschädigen sollte. Da sie nichts anzufangen wußten, hatte sie ihre Langeweile von Wirtshaus zu Wirtshaus geführt, und fast mürrisch tranken sie dort Kognak und Bier und rauchten dazu und erzählten gesalzene Witze. Zu guter Letzt hatten sie lang und breit über sehr ernste Angelegenheiten verhandelt, die keiner von beiden verstand und die auch ihren Widersachern fremd waren. Beinahe hätte es Händel gegeben wegen ganz unbedeutender Dinge, denen sie große Wichtigkeit beimaßen und die ihnen am folgenden Tage ganz belanglos vorkommen mußten oder schon der Vergessenheit anheimgefallen waren.

Trotz der bleiernen Schwere, die er infolge des überreichlichen Genusses alkoholischer Getränke in sich fühlt, gibt Hans sich dennoch Rechenschaft darüber, daß viel guter Wille dazu gehört, um in der verbrauchten und rauchigen Luft der Wirtsstube vergnügt zu sein, während man draußen in der milden Nacht sich so

wohl fühlt. Und diese scheinbaren Vergnügen bringen obendrein Ekel und Mattigkeit mit, während die Natur in dieser herrlichen Frühlingszeit nur stärkende Gefühle der Hoffnung und des Lebens in uns weckt.

Nachdem Paul seine Zigarette angezündet hat, fühlt er plötzlich wieder Durst oder vielmehr das Bedürfnis, sich zu betäuben. Er schlägt vor, ins Wirtshaus zurückzukehren und noch ein Glas zu trinken. Aber Hans antwortet unwirsch:

Nein, für heute ist's genug!

Ach was, noch eines zum Anstoßen! Du scheinst schlechter Laune heute abend.

Nein, habe ich gesagt, und dabei bleibt's. Ja, ich bin schlechter Laune.

Fünf Minuten lang bleiben sie noch unentschlossen stehen. Paul verlangt immer wieder, ins Wirtshaus zurückzukehren, und Hans will heimgehen. Ein paar verspätete Zecher gehen vorüber und ihre Schritte verhallen nach und nach in der Ferne. Zugleich hört man durch die Nacht, wie die Schenke geschlossen wird und wie die Läden vorgelegt werden.

Siehst du, sagt Hans, jetzt ist's zu; jetzt müssen wir heim.

Meinetwegen! Hast recht, alter Freund. Komm', wir gehen heim!

Diesmal gehen sie wirklich fort. Aber ehe sie sich trennen, um in den letzten dunklen Nachtstunden jeder seinen Heimweg einzuschlagen, vergessen sie nicht, ihr nächstes Zusammentreffen für den folgenden Sonntag zu verabreden.

Hans wandert allein auf dem Feldweg dahin, der von der Landstraße nach dem Pachthof führt, wo er wohnt. Ueberall blühen Veilchen, und ihr süßer Duft begleitet ihn auf dem Wege. Nachdenklich, fast unwillkürlich murmelt er vor sich hin: Ach! was wir doch für ein Leben führen.

Am folgenden Tage kehrte dieser Gedanke oft in sein krankes Hirn zurück und setzte sich dort fest. Er war träge, hatte einen Brummschädel, war durstig und gähnte, und die Arbeit war so schwer. Noch gar nie hatte er so sehr unter den Folgen seiner Ausschweifungen gelitten, und auch noch nie so viel über seinen erbärmlichen Lebenswandel nachgedacht.

Er war Junggeselle und hatte die Dreißig hinter sich. In der Gemeinde war er als einer von denen bekannt, die sich am meisten wohl sein lassen. Die Wirtsleute waren gegen ihn von der größten Zuvorkommenheit; aber dieser Vorzug kam ihm teuer zu stehen, denn er gab ihnen regelmäßig drei Viertel seines Verdienstes.

Dasselbe konnte man auch von Paul sagen. Seit fünfzehn Jahren zechten die beiden Freunde mitaneinander in den Schenken herum bei jeder Kirchweih, bei allen Jahrmärkten und sehr oft auch Sonntags. Sie gefielen sich beide in der Rolle des alten Bruders Lustig und schwuren, daß sie sich gar nie verheiraten wollten, außer mit Frauen, die ihnen „die Arme brechen könnten“, d. h. die ihnen so viel Vermögen zubrachten, daß sie, auch ohne zu arbeiten, genug zum Leben hätten. Das war aber nicht ernst gemeint, denn sie wußten wohl, daß es für sie ganz unmöglich war, eine reiche Frau zu bekommen. Sie suchten also weiterhin ihre Zerstreungen bei Tanz und Kartenspiel, und es schien ihnen, als ob diese Vergnügungen im Verein mit

gutem Essen und Trinken und Tabakrauchen die angenehmste Befriedigung gewähren könnten, die das Leben zu bieten vermag.

Leider ist sie groß, die Zahl dieser Menschen, die sich über ihre Lage nur halb klar sind, und die im Behagen eines einzelnen Augenblicks die Schmerzen und Mühen von gestern und morgen zu vergessen suchen. Wie viele werden das Opfer der regelmäßig wiederkehrenden Ruhetage, die sie nur mit oberflächlichen Vergnügungen auszufüllen wissen, ohne zu bedenken, daß jede Ursache stets ihre Wirkung erzeugen muß, und daß Elend und Verkommenheit die unausbleiblichen Folgen der Ausschweifungen sind.

Paul und Hans verfielen nach und nach in die gewöhnliche Manie der Junggesellen. Sie spielten die Blasierten, die Leute, denen alles verleidet ist, leugneten die Frauentugend und lachten über die Familienbande. Wenn sie Kameraden antrafen, die früher ihre Vergnügungen geteilt hatten, jetzt aber ordentliche Ehemänner geworden waren, verhöhnten und bedauerten sie diese Unglücklichen, die Sonntags zu Hause blieben, ihr Gärtchen besorgten, sich im Hause nützlich machten oder auch die Kinder hüteten.

An jenem Tage fand aber Hans die kleinen Verrichtungen in Haus und Hof weniger lächerlich als sonst. Es schien ihm, als wäre es auch ihm möglich, sich in seinem Heim behaglich zu fühlen, leichten Herzens den allwöchentlichen Gelagen zu entsagen und auf die eigennutzigen Höflichkeiten der Wirtsleute zu verzichten. – –

Auf einem benachbarten Pachthof diente eine junge Magd namens Marie. Sie war lieb und gutmütig, aber auch sehr unglücklich. Ihr Vater war gestorben, als sie noch nicht ganz zwölf Jahre alt war, und gleich nach dem Todesfall hatte ihre Mutter sie als Hirtenmädchen verdungen, damit sie ihr nicht länger zur Last fiel[.] Jedes Jahr vermehrte ihr Lohn die kärgliche Barschaft der Witwe und trug zum Unterhalt der beiden kleinen Schwestern bei.

Dem Hans tat das Mädchen leid, denn Mariens Armut erlaubte ihr nicht, eitel zu sein, und sie ging nie zum Tanz. Die Erinnerung an den Vater hielt sie davon ab; vielleicht auch fürchtete sie, daß ihre bescheidene Kleidung zu sehr von den prächtigen Gewändern der anderen Mädchen absteche. An einem Tage jener Osterwoche nun traf Hans, der sich an seine Nachmittagsarbeit begab, Marie und ihre Schafe auf einem Feldweg an, der beiden Pachthöfen gemeinschaftlich gehörte. Das war übrigens nichts Seltenes, und gewöhnlich legte er diesen zufälligen Begegnungen keinerlei Wichtigkeit bei. Er empfand für Marie nur das Wohlwollen, das ein reifer Mann einem unglücklichen jungen Mädchen entgegenbringt, das auf die Freuden ihres Alters verzichten muß. An jenem Tage aber ging er eine ziemliche Strecke Weges mit ihr zusammen und dabei betrachtete er sie aufmerksamer als gewöhnlich. Er bemerkte, daß sie zur Jungfrau herangereift war, daß sie schöne große schwarze Augen und schöne frische Wangen hatte. Beinahe hübsch fand er sie...

Sie schritten eine Zeit lang neben aneinander dahin, langsam, um die Schafe nicht zu verscheuchen, die am Rande des Grabens und unter den Brombeerhecken die ersten Grashalme abweideten. Schüchtern antwortete sie auf seine alltäglichen

Fragen, und obwohl er nicht mehr jung und noch dazu blasiert war, so lächelte er doch, als er sah, daß seine Gegenwart allein hinreichte, um ihr das Blut in die Wangen zu treiben und sie ängstlich zu machen.

Nachdem er Marie verlassen hatte, gingen ihm allerlei neue, seltsame Gedanken im Kopf herum. --

Am folgenden Sonntag traf er pünktlich zur verabredeten Stunde mit Paul zusammen. Der Tag wurde nach dem gewohnten Programm verlebt: Billard- und Kartenspiel folgten einander, und abends beteiligten sie sich in der rauchigen Wirtsstube an den althergebrachten Verhandlungen über verschiedene Angelegenheiten, hielten zweideutige Reden, erzählten Witze und Zoten.

Wie gewöhnlich war Hans bei all diesen Vergnügungen mit ganzer Seele dabei, nur sah er im Geiste mehrmals Mariens Bild vor sich aufsteigen. Als dann alle gegen Mitternacht auseinandergingen, überkam ihn die gleiche Stimmung wie a vorigen Sonntag, nur waren seine Gedanken klarer und bestimmter, und das Ekelgefühl, das sie begleitete, war bitterer und schmerzlicher.

Noch in demselben Monat war Markt im Dorfe. Nachdem die beiden Freunde den ganzen Tag getrunken und gespielt hatten, fingen sie abends an, mit den jungen Burschen zu tanzen. Dabei schrieten und hüpfen sie wie toll, machten tausend Albernheiten und betranken sie entsetzlich.

An den beiden folgenden Tagen war es Hans recht elend zumute, und er sann wiederum lang darüber nach, wie er sein Dasein verbrachte.

Zum erstenmal seit vielen Jahren ging er am folgenden Sonntag nicht aus. Paul wartete lange, aber vergeblich auf ihn. Dann irrte er auf gut Glück herum. Zuerst mischte er sich unter ganz junge Burschen von achtzehn und zwanzig Jahren, die an seiner Gegenwart unter ihnen ihren Spaß hatten. Dann trank er Absinth mit drei alten Zechbrüdern, die schon ganz stumpfsinnig waren; Leute, die man gleich auf den ersten Blick kennt an ihren unsteten Augen und ihrer verlotterten Kleidung, die unrettbar dem Dämon des Alkohols verfallen sind, unfähig, sich aus dem Sumpf zu ziehen, in dem sie versinken. Das Zusammensein mit ihnen erweckte in Paul keinerlei Ekel. Die Gewohnheit fing an ein schlimmer Panzer für ihn zu werden, und um sich über die Abwesenheit seines gewohnten Gefährten zu trösten, betrank er sich abermals.

Hans hatte seine Zeit ganz anders angewandt. Er hatte Marie auf der Weide aufgesucht und war den ganzen Abend bei ihr geblieben. Diesmal hatte er seine Blasiertheit zu Hause gelassen und sich mit dem schüchternen Kinde harmlos und liebevoll unterhalten. Dabei hatte er sich sehr glücklich gefühlt, weil die Kleine hocheifrig schien. Am folgenden Sonntage ging er wieder nicht ins Wirtshaus und auch an den beiden übernächsten nicht. Sechs Wochen später aber, an einem Sonntag im Juni, verkündete der Pfarrer beim Hochamt vor der Predigt das Aufgebot von Hans und Marie.

Drei Monate später, im August, war Kirchweih im Dorfe. Gegen Abend gingen Hans und Marie Arm in Arm auf den Marktplatz spazieren. Dem Feste zu Ehren hatten sie ihren Hochzeitsstaat angelegt. Langsam schritten sie zwischen den dichten

Gruppen der sonntäglich geputzten Landleute hindurch und besahen sich rechts und links die Verlosungen und andere Jahrmarktspiele. Schließlich blieben sie vor einem Karussell stehen. Marie erkundigte sich nach den Leuten, die vorübergehen, und ihr Mann gibt ihr sehr freundlich Auskunft. Vertrauensvoll und freudig blickt sie zu ihm auf, und aus ihren großen schwarzen Augen, die bewundernd an ihm hängen, strahlt Dankbarkeit und Liebe. Ihr Hans ist ein vortrefflicher Gatte: er liebt sie und bemüht sich auf jede Weise, sie glücklich zu machen, denn er fühlt es klar, daß er ihr seine Rettung aus dem Sumpfe verdankt, in dem er fast versunken wäre. Und darum hat er sie doppelt so lieb.

Er raucht nicht mehr oder doch fast nicht mehr und die Entwöhnung vom Tabak hat ihn nicht viel Ueberwindung gekostet. In seinen Mußestunden hat er so viel Kleinigkeiten in seinem Haushalt zu besorgen, daß er nie Zeit hat, sich zu langweilen, auch wenn er nicht raucht. Ins Wirtshaus geht er gar nicht mehr, und den benommenen Kopf, das viele Gähnen, den Durst, kurz den Jammer der frühern Montage kennt er nicht mehr, seit er das Muster eines ordnungsliebenden und häuslichen Mannes geworden ist. Darum geht es ihm aber nicht schlechter. Er arbeitet im Gegenteil mit größerem Eifer, seitdem er das, was er verdient, auch gut anwendet. Auch hat er entdeckt, daß das Familienleben eine Befriedigung gewährt, von der er keine Ahnung hatte, und um nichts in der Welt möchte er wieder zu dem öden und leeren Leben zurückkehren, das er so lange geführt hat.

Um dem Feste zu Ehren ein Uebriges zu tun, sind die jungen Eheleute mit einer anderen Familie in einem ruhigen Wirtshaus eingekehrt. Dann machen sie einen letzten Rundgang über den Platz, ehe sie heimkehren. Plötzlich gewahren sie Paul, der in verlotterter Kleidung einerschwankt. Die alten Säufer, mit denen er jetzt ständig verkehrt, begleiten ihn. Gleich ihnen verfällt er nach und nach in völligen Stumpfsinn und versinkt in den Sumpf, aus dem es keine Rettung gibt. Beim Anblick seines frühern Freundes überkommt ihn eine plötzliche Erregung. Er verläßt seine Gefährten, geht auf ihn zu, hängt sich an seinen Arm und murmelt mit heiserer Stimme:

– Du bist mein Freund, ein alter Freund; aber du schaust auf mich ´runter, seit du eine Frau hast.

Er betrachtet Marie und macht ihr eine komische Verbeugung.

– Guten Tag! –

Dann klärt er sie auf:

– Wissen Sie, ich hab´ ihn wirklich gern, Ihren Mann. Fünfzehn Jahre lang haben wir wacker miteinander gezecht. Er ist mein Freund, ein alter Freund...

Er schwankt, und fast wäre er gefallen. Mühsam gewinnt er das Gleichgewicht wieder und fährt fort:

Du, an der Kirchweih müssen wir doch miteinander anstoßen. Komm!... Deine Frau natürlich auch mit...

Mitleidig sieht Hans ihn an und antwortet freundlich:

– Nein, alter Freund, nein!... Wir kehren nicht mehr ein, und du gingst gescheiter auch heim.

Marien aber flüstert er leise zu: Ach Gott! In was für einer Verfassung ist der arme Kerl doch wieder!

Rasch führt er seine Frau hinweg. Der Betrunkene folgt ihnen ein Weilchen, fuchelt mit den Armen in der Luft herum und stößt abgerissene Sätze heraus:

– Das ist mir ein sauberer Patron!... Von nichts will er wissen!... Er geht heim und meinte, ich solle auch heimgehen... So früh... 's ist ja Kirchweih... O je... Ich hab' keine Frau, ich...

Er rempelt einen alten Mann an, der darüber ungehalten wird. Dann stößt er gegen das Geländer einer Schießbude an und fällt schließlich, so lang er ist, zu Boden.

Hans hat sich von Zeit zu Zeit umgewandt, um ihn zu beobachten. Als er ihn fallen sieht, bleibt er stehen. Paul ist aber gleich wieder auf den Füßen und augenscheinlich unverletzt. Da geht Hans seines Weges weiter; er will sich den Zudringlichkeiten seines frühern Gefährten entziehen. Fester drückt er Mariens Arm an sich, unter dem Eindruck dieses widerlichen Zwischenfalles. Wie um sie zu beschützen, betrachtet er sie mit einem langen Blick voller Liebe und zärtlich flüstert er ihr zu: Sieh, ohne dich stände ich heute abend gerade so erbärmlich da, wie er!...

*) Der französische Bauerndichter Emile Guillaumin ist 1873 in Ygrande, einem Dorfe des Departements Allier, geboren. Den einzigen Unterricht erhielt er in der Dorfschule. Dann arbeitete er als Bauer auf dem kleinen Pachtgute seines Vaters. Sein erster dichterischer Versuch erschien im Jahre 1893 in einer heimatlichen Zeitschrift, die nach und nach eine Anzahl Gedichte abdruckte, die 1902 gesammelt erschienen sind (Ma Cueillette). Außerdem hat er 1899 ein Bändchen Dialogues Bourbonnais veröffentlicht, die in teils ernster Weise, teils humoristischer Darstellung anspruchslose aber durchaus lebenswahre Bilder aus dem Bauernleben der reichen und fruchtbaren Provinz enthalten. 1901 gab er in seinem Tableaux Champêtres eine sehr feine, poetische, aber darum nicht minder wahre Darstellung des Lebens und der Arbeit der Bauern, die er während des Zeitraums eines Jahres verfolgt; die Tableaux Champêtres wurden von der Académie française mit dem Prix Monthyon bedacht.

Source

Kölnische Zeitung, erste Beilage zur Sonntags-Ausgabe, 6 mars 1904, 5-6

3. Sonntags in Saint Menoux

Der Marktflecken von Saint Menoux dehnte sich weit aus. Es gab da mehr als ein halbes Dutzend Schenken, die eine hatte ein Billard, in der andern konnte man kegeln. In zweien gab es festtags Tanz.

... So jeden zweiten Sonntag ging ich hin, nicht ohne erst meine Eltern um ein Stück von vierzig Sous zu bitten. Nie gaben sie es mir ohne gute Lehren, die ich nervös und gereizt mit gesenktem Kopf mir anhörte. Oft gaben sie mir auch nur zwanzig Sous oder auch gar nichts. Dann schrie ich wütend, ich würde sie verlassen und mir anderswo einen Platz suchen.

Wir waren fünf oder sechs Burschen gleichen Alters, die sich zusammengefunden hatten. Das Kegelspiel machte uns großen Spaß. Waren wir gut aufgelegt, so tranken wir manchen Liter und kehrten dann erst spät und recht animiert heim. Wir waren keine angenehmen Gesellen, vor allem „denen vom Ort“ gegenüber. Diese vom Dorf, das waren junge Handwerker, Schmiede, Schneider, Tischler, Maurer. Von altersher gärte zwischen ihnen und uns chronischer Haß. Sie hießen uns verächtlich die „Ackerknechte“, die „bounhommes“. Wir riefen sie nur die „Großmäuler“, auf Grund ihres Auftretens, als gehöre ihnen die Welt. Sie verstanden ja, sich in gewähltem Französisch auszudrücken und trugen ja auch keine Kittel, sondern Tuchjacken. Sie hatten ihre Lieblingstaverne, wie wir unsre. Es war unmöglich, zusammenzutreffen, ohne daß es nicht Streit gab. An diesem Sonntagmorgen hatten drei Burschen des Ortes zu stark dem Wein zugesprochen und waren bereits nach der Messe auf voller Tour. Sie kamen, um Kegel zu spielen. Einer aus unserer Schar rief ihnen zu:

„Hier ist kein Platz für Bourgeois!“

Bald kommt es zu einer Schlägerei.

Im selben Augenblick traf ein heftiger Faustschlag den Kopf des kleinen dunklen Schusters, der in der gegnerischen Gruppe am lautesten lärmte.

Das war das Zeichen zu einem allgemeinen Handgemenge. Faustschläge und Fußtritte regneten ebenso wie derbe Flüche. Der Wirt stieß uns alle vor die Tür, Freunde und Feinde. Als die letzten der Schwelle sich näherten, gab er ihnen einen derben Stoß, so daß zwei oder drei stolperten, dann schloß er rasch die Tür. In der Straße, durch die ein eisiger Wind fegte, setzte sich der erbitterte Kampf wild fort.

„Da, das dir, bounhomme!“

„Das für dich, Lump!“ „Schwein, hast du mir zwei Zähne ausgeschlagen!“ „Meine Nase blutet! Laß mich!“ rief mir ein Maurer zu, dem ich einen kräftigen Kinnhaken versetzt hatte.

Aubert würgte einen Schmied, der, unfähig sich zu bewegen, ihn in Arm, und Gesicht biß. Ein Stellmacher kam dem Schmied zu Hilfe, und mir mit vereinten Kräften warfen sie meinen Kameraden zu Boden. In höchster Wut zog dieser sein Messer, stieß nach der Hand des einen und schlitzte die Wange des andern auf.

„Ein bounhomme geht mit dem Messer los!“

„Ja“, brüllte Aubert, wieder aufrecht, hutlos, die Augen weit aus den Höhlen mit knirschenden Zähnen. In der erhobenen Hand schwang er das blutige Messer: „Hat noch jemand Lust, damit Bekanntschaft zu machen? Nur, heran!“ Der Feldwächter kam und etliche Neugierige mit Laternen, „Na, seht mal, da blutet einer wie ein Ochse!“ „Ein Haufen Wilder!“

Die Männer trennten die Raufenden. Wir waren alle so in Wut, daß wir uns weiter beschimpften und versuchten, erneut aufeinanderloszugehen. Der Feldhüter schrieb uns in sein Buch, und man versorgte die Verletzten. Unsre Gegner wurden durch Eltern oder Meister weggeholt.

Der Polizeichef von Souvigny hatte den Fall in seine Hände genommen. Seine scharfen Züge, die kalte Miene, der lange schwarze Schnurrbart gaben ihm vereint mit seinem Amt einen strengen Ausdruck. Er fragte uns einzeln aus wobei er mit den Verletzten begann. Ein Ge[n]darm notierte die Aussagen. Ach, wie fern war unser Trotz vom Sonntag! Wir betrachten uns, Freunde und Feinde, ohne jeden Haß, nur mit Bedauern wegen dieser Torheit, die so unangenehme Folgen hatte. Aubert wurde am längsten befragt, da er sich des Messers bedient hatte. Er antwortete nur recht einsilbig, zitternd und ein Bild des Mitleids. Daß doch meist gerade die, die am wildesten sind, wenn sie ein Gläschen zuviel getrunken haben, in schwierigen Stunden am feigsten sind.

Ich muß gestehen, die vom Ort zogen sich besser aus der Geschichte als wir. So war es auch bei der Gerichtsverhandlung in der folgenden Woche. Die Bauern, die an die einsame Arbeit in freier Natur gewöhnt sind, machen ja stets eine traurige Figur gegenüber den Leuten des Gesetzes...

Daß ich daheim schlimme Tage hatte, darf man mir glauben. Endlose Vorwürfe wegen des Ärgers, des Kosten, der Schande, die ich ihnen machte.

„Das ist nicht so von ohne, Herrgott!“ meinte meine Mutter. „Du wirst wahrscheinlich ins Gefängnis kommen. Du wirst auf rotem Papier vermerkt werden! O das Unglück, Kinder zu haben, die einem solche Sorge machen!“

Mein Vater klagte fast ebenso, und auch ich war nicht gerade ruhig.

Als Monsieur Boutry von der Geschichte erfuhr, las er mir die Leviten und meinte, so eine grundlose Rauferei unter jungen Burschen der gleichen Gemeinde sei im Jahrhundert der Zivilisation eine wahre Schande.

„Wie die Vandalen habt ihr euch benommen, wie die Barbaren!“

Trotzdem sprach er mit dem Polizeichef und dem Bürgermeister. Da er sah, daß die Gerichtsverhandlung nicht zu vermeiden war, versorgte er uns einen Rechtsanwalt, den gleichen für alle Raufbolde.

„Dieser Prozeß darf euch nicht nur eine Lehre sein, er muß auch den Grund einer allgemeinen, dauernden Aussöhnung bilden.“

O, der gute Monsieur Boutry war kein Prophet. Sechzig Jahre sind seither vergangen, und der Gegensatz, vielleicht ein wenig gemäßiger, besteht noch

immer zu Saint Menoux und allüberall zwischen den Burschen des Dorfes und denen der Bauernhöfe.

(Aus dem franz. Original „La vie d'un simple“ übertragen von R. Caltofen)

Source

Weltsimmen. Weltbücher in Umrissen 8, August 1953, 378-380